

« Remets-moi du pâté pour chien si tu veux, mais je me tape pas un ulcère »

Malgré les drames, malgré sa réputation pas toujours reluisante, les étudiants sont toujours nombreux à se lancer dans l'aventure du baptême. Pour quelles raisons ? Qu'en retiennent-ils ?

« Le Soir » est parti à leur rencontre.

CHARLOTTE HUTIN

À chaque drame, les débats entre les « pro » et les « anti » baptêmes refont surface. La mort d'Antonin, 19 ans, probablement liée à une trop forte consommation d'alcool selon les premières analyses, vient inévitablement remettre sur la table la pertinence de ce folklore vieux de plus d'un siècle.

Le Soir a voulu donner la parole aux premiers concernés : les baptisés. Pourquoi se sont-ils lancés dans l'aventure baptême ? Quelles sont leurs motivations ? Qu'en retiennent-ils une fois l'expérience passée ? Cette année, covid oblige, les bleus et bleuettes étaient plus nombreux que jamais à s'embarquer dans cette cérémonie initiatique. « Les inscriptions ont explosé dans tous les collectifs », abonde Maxime Conrotte, le président du GCL (le Groupement des cercles louvanistes). « On s'y attendait vu qu'il n'y a pas eu de baptême l'an dernier. »

De quoi faire démentir celles et ceux qui pensent que le folklore étudiant est en perte de vitesse. « Il est difficile de dire s'il y a plus ou moins de baptisés qu'avant », expose d'emblée Michel Peters, historien de formation et président d'honneur de l'Agel (l'Association générale des étudiants liégeois). « A l'Université de Liège, on baptisait entre 400 et 500 personnes par an dans les années 80. Ce chiffre a grimpé à 1.500 au début des années 90 grâce à l'ouverture de certaines sections. C'était la belle époque. Depuis une dizaine d'années, on tourne plutôt autour des 1.200/1.300. Les concours en ont freiné certains. Ils doivent être 15-20 % à faire leur baptême. Cette stabilisation permet, sans difficulté aucune, de pourvoir les comités en assistants et futurs togés. »

À La Maison de la casquette, l'un des seuls fournisseurs en pennes et en calottes (« dont certaines, à la demande, fabriquées en véritable astrakan ») les affaires n'ont jamais aussi bien marché. « On est un peu débordé par les demandes cette année », entonne le couple de gérants. Rencontre avec cinq de leurs anciens clients.

Léopold, 18 ans

Une solidarité exacerbée pour un presque baptisé

Casque vissé sur les oreilles, sweat à capuche propre, Léopold peut enfin souffler après un mois de dur labeur. Étudiant en première année de sciences informatiques à l'ULB, il vient d'achever son baptême au sein du cercle des sciences. Enfin presque. Il doit encore recevoir sa penne, le signe distinctif de tout étudiant baptisé (du moins dans les universités non catholiques), mais le plus dur est fait. Le voilà désormais sur les traces de Théodore Verhaegen, l'un des illustres fondateurs de l'université bruxelloise, et de son libre examen.

Le jeune homme, originaire de la région namuroise, ne connaissait personne en arrivant dans la capitale. « Je cherchais à m'intégrer quelque part. Surtout que j'ai un horaire de cours assez léger, donc c'était compliqué de rencontrer des gens. En plus, j'ai fait les scouts en secondaire. On m'a toujours dit que si j'avais passé mon totem, le baptême était la suite logique. » Avant de s'inscrire dans un cercle, Léopold prend le temps de se renseigner sur les valeurs véhiculées par les différentes entités folkloriques. « J'ai choisi le cercle de sciences pour les valeurs abordées par les poils et plumes. En plus, je n'avais pas vu d'avis négatifs sur le cercle en regardant sur des pages Instagram comme Balance

Ton Folklore. »

Avec une connaissance, Léopold se lance à corps perdu dans les bleu-sailles. « Durant les animations, rien ne nous a choqués. On prenait vraiment ça comme un jeu. » Ce qui lui plaît le plus : les valeurs véhiculées. « A chaque activité, il y avait une morale derrière. Parfois, on faisait des trucs débiles comme bouffer de la nourriture pour chien mais, à chaque fois, on en retirait quelque chose : apprendre à être soudés, à ne pas laisser ses co-bleus morfler tout seul, à apprécier nos différences, etc. Après chaque activité, nous étions invités par les comitards à réfléchir au sens des épreuves. On en discutait ensuite sur Messenger entre bleus. On a aussi eu un atelier sur le consentement sexuel. Il y a beaucoup de respect malgré le fait que l'on soit traités comme des bleus. »

Léopold ne regrette nullement son expérience. « Je serais même prêt à recommencer l'année prochaine », avoue-t-il. Enfin, si, un regret peut-être : avoir (un peu) délaissé les cours le temps du baptême. Dans quelques jours, il pourra porter fièrement sa casquette bleue à la visière longue. « Prosit Pharaon, prosit Corona ! »

Salomé*, 19 ans

Une expérience déplaisante sans respect de la charte

Salomé avait 17 ans lorsqu'elle débarqua à l'Université libre de Bruxelles. C'était en septembre 2019, quelques mois avant l'avènement de l'épidémie de covid. Originaire d'un petit coin de Wallonie, elle veut rentrer pleinement dans la vie étudiante, s'amuser et apprendre à connaître le folklore. Accompagnée de deux amies, elle décide de faire son baptême. « J'entendais énormément de choses, aussi bien positives que négatives. Je voulais me faire ma propre opinion, mais j'avais forcément quelques appréhensions à la lecture de certains articles ou témoignages sur les réseaux sociaux. »

Étudiante à la faculté de philosophie, la jeune femme s'inscrit au cercle Solvay (le cercle de la faculté d'économie et de gestion de l'ULB). « Les activités consistaient principalement à faire des jeux, à chanter les chants du cercle. C'était plutôt marrant et bon enfant », se remémore-t-elle la voix teintée d'un certain vague à l'âme. « La seule chose qui m'a gênée c'est lorsque l'on m'a demandé de mimer des positions sexuelles. Je trouvais ça gênant de devoir faire ça devant tout le monde. » Pas de quoi la pousser à interrompre son baptême pour autant. Pour diverses raisons, ses deux amies, elles, décident d'abandonner. « J'ai alors voulu changer de cercle pour m'intégrer au sein de la faculté de philo. » Son expérience du baptême, jusque-là bon enfant, devient franchement in-

confortable. « L'activité a commencé à 18 heures pour s'achever vers 3 heures du matin. Au fur et à mesure de la soirée, les épreuves franchissaient de plus en plus les limites. Lors du dernier jeu, nous étions séparés en groupe. Il y avait à chaque fois 3 comitards et 3 bleus, aussi bien des filles que des garçons. Les comitards ont demandé à un bleu de se déshabiller entièrement. Quant aux 2 autres – dont je faisais partie – ils devaient lui cracher dessus. Si on lui crachait sur les fesses, on obtenait plus de "points" », explique la jeune femme désormais âgée de 19 ans. « Les comitards nous ont ensuite demandé de rhabiller le bleu en un court laps de temps. Il fallait recommencer à zéro si le temps était écoulé. Avec la pression, je n'ai pas osé dire non. J'étais une fille avec 2 garçons, j'ai pris peur. »

Déroutée par cette expérience, Salomé décide d'arrêter le baptême à la fin de l'activité. « On nous dit que le baptême est censé forger la solidarité entre bleus. Je n'ai pas compris. Cette épreuve touchait clairement à l'intégrité physique et morale, alors qu'elles sont censées être interdites par la charte folklorique des cercles de l'ULB. Le fait que je sois mineure à l'époque n'a rien changé. »

* Prénom d'emprunt

